Encore un élève de l'Ecole normale !

Numéro d'inventaire : 1979.30394
Auteur(s) : Francisque Sarcey
Type de document : article
Éditeur : Le Figaro (5 rue Coq-Héron, 55 rue Vivienne Paris)
Période de création : 3e quart 19e siècle
Date de création : 1858
Description : 3 feuilles, avec d'importantes lacunes.
Mesures : hauteur : 430 mm ; largeur : 302 mm
Mots-clés : Autobiographies, souvenirs, mémoires
Filière : Grandes écoles
Niveau : Supérieur
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 1

ENCORE UN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE!

—

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS

Par M. Alfred ASSOLANT

—

Avec quel plaisir je viens de lire ce livre! avec quel orgueil je le présente au public! C'est le premier ouvrage d'un jeune homme, et cet ouvrage est un des meilleurs qu'on ait écrits depuis vingt ans, et celui qui entre ainsi de plain-pied dans la célébrité littéraire est un de nos anciens camarades : il appartient, par son origine, à cette école normale que les traînards du romantisme poursuivent, comme ils peuvent, de leurs plats articles, et qui répond, comme elle doit, par de bons livres.

On nous a jeté, comme une injure, ce titre d'anciens élèves de l'École normale. Des gens qui ne connaissent ni le français ni l'orthographe, nous ont durement reproché d'y avoir appris l'un et l'autre. Le reproche nous a été sensible; car il est mérité. Oui, cela est vrai; nous avons employé notre jeunesse à de longues études qu'ils n'ont point faites; nous savons beaucoup de latin, bien que nous n'en citions guère, tandis que leurs amis en citent beaucoup et en savent fort peu; nous admirons, pour les avoir longtemps pratiqués, les hommes du dernier siècle, qu'ils méprisent sans les connaître; nous lisons Voltaire dans l'édition Touquet, quand nous n'avons pas de Bouchot sous la main : car encore vaut-il mieux lire son Voltaire dans une mauvaise édition, que d'en parler, comme ils font, sans l'avoir jamais lu; nous ignorons les souffrances de la mélancolie, parce qu'on ne trouve plus de mélancoliques que dans les brasseries ou les cafés borgnes, et nous n'y mettons jamais les pieds; nous aimons le bon sens et l'esprit, comme nous aimons le vin de Bourgogne et le vin de Champagne, parce que nous sommes Français; nous aimons le vrai, comme on aime le pain, parce que nous sommes hommes; et nous regrettons qu'il y ait encore des gens qui, de parti pris, n'aiment rien de tout cela. Nous les plaignons, pendant qu'ils nous injurient; et nous nous gardons bien, pour leur répondre, de chercher dans le vocabulaire de la vieille garde ces mots un peu crus, qu'ils sentent et goûtent d'un si grand cœur; car s'il est bon d'être énergique, il n'est pas mal d'être poli.

I

Je ne puis me rappeler sans une sorte d'attendrissement les trois années que j'ai passées à l'école, trois années si heureuses et si pleines. Nous étions là un petit nombre de jeunes gens, très inégaux de mérite sans doute, mais brûlés tous du même désir de savoir et travaillant sans relâche à nous former sur toute chose une conviction propre. On représente toujours l'école comme une grande salle d'études, peuplée d'habits noirs et de palmes vertes, qui piochent sous l'œil du maître, un thème grec ou des vers latins. Cela peut être plaisant, mais rien n'est moins vrai. Je n'ai pas vu de lieu où l'on fût plus libre de travailler à sa guise, et où l'on usât plus largement de cette liberté. Chacun allait où le portaient ses goûts. Nous avions sous la main l'une des plus riches bibliothèques de Paris; nous lisions beaucoup et nous causions sans cesse de ce que nous avions lu. M. Gérusez, notre excellent professeur, cet esprit si fin dans sa bonhomie gauloise, doit se rappeler encore ces conversations qu'il présidait avec une autorité douce.

Toutes les idées s'y produisaient avec une incroyable indépendance de langage, toutes y étaient admises, pourvu qu'elles fussent sincères; on les discutait avec ardeur. — About apportait à ces entretiens son esprit net, vif, étincelant; Taine sa dialectique passionnée. Autour de ces deux noms, la gloire de notre jeune école, s'en pressaient d'autres qui font aujourd'hui leur chemin : Assolant, Yung et Weiss, qui étaient plus âgés que nous d'une année; dans notre promotion, ce pauvre Libert, que la mort a emporté en plein succès, de Suckau et Merlet, qui écrivent, l'un au ***Moniteur*** et l'autre à la ***Revue Contemporaine***. L'année suivante, Prévost-Paradol, le rédacteur politique des ***Débats;*** Levasseur, qui sera bientôt un des plus illustres économistes de ce temps; Paul Boiteau, le biographe et l'ami de Béranger, et, si vous voulez encore, Henri d'Audigier, qui use au plus ingrat des métiers son esprit et son savoir. Qu'on me pardonne de rappeler tant de noms; j'en citerais bien davantage, si je me laissais aller à mes souvenirs. Chacun d'eux, ou plutôt chacun de nous, se formait, par des études spéciales, un fond d'idées personnelles, et nous cherchions tous ensemble la façon la plus précise et la plus lumineuse de les exprimer.

Nous ne nous doutions guère alors de ce que nous ferions plus tard; nous ne doutions guère surtout qu'un jour pût venir où l'on nous dirait : « Vous avez appris à écrire; donc vous ne savez pas écrire; vous êtes agrégés ou docteurs, donc vous êtes des ânes; vous avez vécu pendant quinze ans avec les plus grands esprits de tous les siècles; donc vous n'avez pas d'esprit. » Nous n'imaginions pas, à cet âge de naïveté, jusqu'où pouvait aller la sottise humaine. Mais tous, nous sentions qu'au sortir de l'école, la lutte allait commencer pour nous, et nous nous y préparions vigoureusement.

II

Les mauvais jours, ces jours de misère qu'on nous accuse si niaisement de n'avoir pas connus, ont éprouvé la plupart d'entre nous, et nous ne savions pas en vérité que ce fût un si grand mérite! Nous étions pauvres, très pauvres, quoi qu'on ait pu dire. On ne parle que de ceux qui ont réussi; on oublie leurs commencements, dont ils n'ont point fait étalage; on oublie surtout ceux qui sont tombés; c'est à nous de nous en souvenir. Quelques-uns sont morts fièrement, en silence, sans mettre ni le public ni même leurs anciens amis dans le secret de leur misère. Pauvre et cher Lamm! âme candide et noble cœur! Nous le croyions tous à l'aise; il était entré, comme secrétaire, chez un philosophe illustre, qui l'occupait dix heures par jour, et lui donnait six cents francs par an. Il vendit un à un ses livres de prix, et nous ne sûmes sa détresse que le jour où nous apprîmes qu'il avait disparu : on retrouva son corps dans les filets de Saint-Cloud.

Un autre, dont le nom commençait à percer, l'auteur d'un livre sur la chevalerie, notre brave Libert, serait mort à l'hôpital sans la générosité de M. Hachette, sans le dévouement de ses camarades d'école, qui ont veillé son agonie, et portent encore le deuil de sa mémoire. Lorsque, en 1854, je revins à Paris, je trouvai Taine dans une mansarde de l'hôtel Mazarine, et, à l'étage au-dessous, About, qui grelottait dans une chambre sans feu. Nous dînions chez Viot, le restaurateur économique des estomacs et des bourses vides. About écrivait gaiement, en soufflant dans ses doigts, *la Grèce contemporaine*. Taine suivait les cours de l'École de médecine, et y épuisait ses dernières ressources. Il ajoutait à quinze années d'études classiques quatre années d'études médicales, pour l'unique besoin de savoir, parce qu'il n'y a point de philosophie sérieuse sans connaissances physiologiques.

Je ne parle pas des autres : la plupart n'osèrent point se jeter dans ces sentiers hasardeux de la Bohême, où il est si facile de se crotter jusqu'au cœur. Ils ne se sentaient pas assez sûrs d'eux-mêmes; ils craignaient qu'un jour la misère ne les traînât au bord de ces compromis douteux, où périssent l'honneur et le talent du journaliste. Ils vécurent en province d'une vie correcte, sérieuse, digne. Il est étrange qu'on leur en fasse un crime! Parce que deux ou trois hommes de génie ont couru les aventures, on va criant que les aventures forment le génie. Le moindre polisson, qui noircit du papier sur un bout de table au fond d'un estaminet, s'il n'a pas de quoi payer son bottier, se croit du génie et parle de Jean-Jacques. Eh! mon ami, la nature avait fait de Jean-Jacques un puissant esprit; son éducation en fit un laquais. Prends garde d'être pis encore. Paye ton bottier, mon garçon, et souviens-toi que les dettes n'ont jamais donné de talent à personne. Vois ce qu'elles ont fait d'un grand poète; le temps n'est plus où Homère pouvait avec honneur mendier son pain. Gagne le tien, comme nous l'avons fait nous-même, par un honnête métier, et sois sûr que le public ne t'en estimera que plus et ne t'en écoutera que mieux. Nous t'écouterons nous-même, et nous t'applaudirons de grand cœur si tu fais bien.

On nous accuse de nous mettre en travers des jeunes talents, et de leur barrer le passage. Où sont-ils donc les jeunes talents? pourquoi ne se présentent-ils pas? — Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? — Je ne vois que Banville et Bouilhet qui succèdent à Hugo, de Laprade à Lamartine, Ponson du Terrail à Dumas, et à leur suite, bien loin, bien loin, les infiniment petits de la queue du romantisme. — De bonne foi, est-ce uniquement notre faute, si le public commence à se lasser d'eux et revient tout doucement au sens commun. Avouez qu'ils y sont bien pour quelque chose. C'est bientôt fait de s'en prendre à une coterie de son mauvais succès. Une coterie n'a point raison de tout un public. Coterie vous-mêmes, messieurs. Nous sommes un parti, et un nombreux parti; car, avec nous, marchent tous les grands hommes qui ont écrit en France avant 1825. Ils avaient horreur de tout ce qui sonne creux ou faux; nous le haïssons comme eux. Ils voulaient qu'un écrivain n'exprimât que des pensées justes, et qu'il les exprimât simplement; nous le voulons aussi. On dit que les francs-maçons s'assemblent dans un profond secret pour se dire tout bas à l'oreille : « Frères! les hommes sont tous égaux! » Ce serait un peu là l'histoire de cette camaraderie dont en a si grand peur : nous nous serions tous unis dans une association mystérieuse où l'on se confierait que le bon sens est une bonne chose. En vérité, cela est ridicule!

Rassurez-vous, nous sommes d'anciens camarades qui ne pratiquons pas ce que vous appelez la camaraderie. Voilà dix ans que nous nous sommes perdus de vue. Le hasard, au sortir de l'école, nous a tous dispersés et ne nous a point encore tous réunis. About partit pour la Grèce, de Suckau pour l'Allemagne, Assolant pour l'Amérique, Taine fut sagement déporté à Toulon; il n'était pas tout à fait au bagne, on l'avait envoyé dans une classe de sixième, où il expiait le tort d'avoir dit à ses juges ce qu'il devait écrire plus tard avec tant d'éclat. Nous sommes restés depuis étrangers les uns aux autres; nous ne nous connaissons plus, nous nous reconnaissons. Nous ne nous soutenons point, nous soutenons tous ensemble, et sans nous entendre, la même cause, la cause du bon sens, du bon goût, du bon style, la grande cause de l'esprit français. Cette cause est-elle la vôtre? Touchez là, monsieur, et donnez-vous la peine d'entrer. Vous n'avez point passé par l'école normalé, mais vous êtes de la bonne école, cela nous suffit. Nous ne demandons point aux gens d'où ils viennent, mais ce qu'ils sont.

Qui de nous a jamais dit, quand on lui apportait un livre :

Montrez-moi palme verte, ou je n'ouvrirai point.

Eh! monsieur, montrez-moi seulement vingt bonnes pages et j'ouvre à deux battants. Il y en a 150 dans le livre de mon ami Assolant. Lorsqu'il me l'a donné, j'ai fait comme le public, qui ne lui dira pas : — Etes-vous de l'Ecole normale? Je lui ai dit :

« — Connais-tu bien les pays dont tu parles?

» — Je les connais pour y avoir vécu et les avoir longtemps étudiés.

» — Tout ce que tu as dit est-il vrai?

» — Rigoureusement vrai. Je dis le bien et le mal, sans parti pris, comme je l'ai vu. Les Yankee sont une race énergique, qui court, tête baissée, aux grandes choses; j'ai sincèrement admiré ces grandes choses. En revanche, ils ont, dans leurs mœurs, une grossièreté cynique qui révolte; je ne les ai pas ménagés là-dessus; leurs ridicules sont aussi nombreux que les sables de la mer, et vont parfois jusqu'au grotesque; j'en ai ri de tout mon cœur, et j'espère que tu en riras avec moi. »

» — Ton livre n'est donc pas sérieux comme un article de Baudrillart? »

« — Chut! pas un mot de la *Revue des Deux-Mondes* : je vais y écrire. Le fond de mon livre est sérieux; j'ai tâché que la forme en soit très vive et même gaie. Je sais bien que les gens graves feront peu de cas de mes nouvelles : ils n'estiment que ce qui les ennuie; mais je me passerai de leur estime. La gravité du style n'est qu'un mystère inventé par les hypocrites et adopté par les imbéciles pour cacher la nullité des idées. J'écris pour les honnêtes gens et les gens d'esprit. J'ai décrit la vie libre des Américains et n'ai point fait de phrases sur la liberté; j'ai parlé de leur dispute religieuse et n'ai point fait de phrases sur la religion; j'ai peint le caractère positif de ces gens d'affaires et n'ai point fait de phrases sur l'idéal. Les phraseurs excèdent leur monde sans l'instruire; je veux instruire le mien sans l'ennuyer. Zadig n'est qu'un conte, et un conte amusant; il y a plus de choses dans ce petit volume que dans l'énorme fatras de M. Cousin. »

» — Tu aimes donc toujours les romans de Voltaire?

» — Je le ssais par cœur. Tu t'en apercevras et de reste en me lisant. *L'Ingénu* a passé tout entier dans ma première nouvelle. Je me suis formé, comme j'ai pu, à l'école du maître; j'ai tâché d'y surprendre le secret de sa manière; cet art de faire pétiller les idées dans un style toujours simple; de faire tenir une dissertation philosophique dans une épigramme; de peindre tout un personnage d'un seul trait, qui soit un trait d'esprit; cette grâce légère et moqueuse, qui donne tant de piquant à la vérité; cette phrase nette, dégagée, rapide, qui court au but et s'y enfonce comme une flèche; ces dialogues si vifs, où chaque réplique porte coup; et pour tout dire en un mot, cet esprit voltairien, qui n'est le véritable esprit français que parce qu'il est la naturelle parure du bon sens.

» — Tu es dans les vrais principes. Encore une question? Décris-tu les paysages de l'Am[illegible] [illegible]ent v[illegible]

» — Moi! Dieu m'en garde! les descriptions de Chateaubriant m'ont pour jamais guéri d'en lire; à plus forte raison, d'en faire. J'indique d'un trait le lieu de la scène; il le faut bien, et c'est ainsi que faisaient les anciens, nos maîtres. Le style descriptif est une des plus tristes inventions de la littérature m[illegible]derne; il a le tort grave de ne rien décrire, et le tort p[illegible] grave d'ennuyer. C'est un prétexte commode pour faire acco[illegible]der un très grand nombre d'adjectifs avec un très petit nomb[illegible] de substantifs.

» — Tu ne cultives donc point l'épithète?

» C'est ma bête noire. Une épithète [illegible] où tiendrait une idée.

« — Embrasse-moi pour ce mot. [illegible] s'empor[illegible] jetterai s'il le faut aux pieds de mes lecteu[illegible] lisez ce livre. C'est un des livres de l'avenir, [illegible] huitième siècle. C'est l'œuvre d'un[illegible] vous savez le reste. d'un ancien élève de l'Eco[illegible]

[illegible] après un instant de sil[illegible] [illegible]tuation. — Monsieur Delaage, j'ap[illegible] [illegible], tout ce qu[illegible] votre sympathie a de [illegible]moins. [illegible] point surpris si [illegible]

Mes amis! mes chers amis! on nous accuse d'être unis tous ensemble; unissons-nous donc. Le romantisme n'est plus qu'une grande ruine qui en impose encore aux badauds. Démolissons-le, qu'il n'en reste plus qu'un souvenir, une place vide, où nous écrirons : Ci-gît la littérature de 1825. »

Nous n'avons besoin de personne pour nous conduire; ne prenons pour chef ni Edmond About, ni Taine, qui ne veulent point de cet honneur. Mais s'il nous faut un nom qui nous rallie, souvenons-nous qu'il y eut en France un homme qui durant 70 ans combattit sans relâche toutes les hypocrisies, tous les préjugés, et fit triompher partout le bon sens en même temps que le bon style; voilà notre chef.

En avant, mes amis; sus au romantisme; Voltaire et l'Ecole normale.

SARCEY DE SUTTIÈRES.

Nos lecteurs se rappellent que notre collaborateur M. Noriac, dans une rencontre qu'il eut à Châtillon, avait pour témoin M. le baron Henry Le Prieur de Merville; c'était encore M. de Merville qui assistait, en la même qualité, M. de Villemessant pour sa dernière affaire. M. de Merville n'était pas seulement un homme de cœur, toujours prêt à tous les dévouements; c'était un homme distingué par l'intelligence et l'éducation, porteur d'un beau nom, possesseur d'une brillante fortune, et qui avait oc-

5e Année — N° 404 | TRENTE-CINQ CENTIMES | Jeudi 30 Décembre 1858

H. DE VILLEMESSANT
RÉDACTEUR EN CHEF

PRIX D'ABONNEMENT
PARIS
Un an. . . . 36 fr. | Trois mois. . 9 fr. 50
Six mois. . . 19 | Un mois. . . 4 »

AVIS
MANUSCRITS NON INSERÉS
seront brûlés

RÉDACTION
Et succursale pour les abonnements.
55, rue Vivienne, 55
PARIS

« On me dit qu'il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. »
(*Mariage de Figaro.*)

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants... je me hâte de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »
(*Barbier de Séville.*)

H. DE VILLEMESSANT
RÉDACTEUR EN CHEF

PRIX D'ABONNEMENT
DÉPARTEMENTS
Un an. . . . 40 fr. | Trois mois. 10 fr. 50
Six mois. . . 21 | Un mois. . 4 50

FIGARO
PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
Le Jeudi et le Dimanche
104 NUMÉROS PAR AN

ADMINISTRATION
BUREAUX
Rue Coq-Héron, n° 5, près la Poste
PARIS

« Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cavé son orgueil! Je lui dirais que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. »
(*Mariage de Figaro.*)

FIGARO

THÉATRE DU FIGARO

LA SEMAINE

D'UN JEUNE HOMME PAUVRE

REVUE DE L'ANNÉE

En huit tableaux, avec un prologue et un épilogue

PERSONNAGES

MM. LE JEUNE HOMME PAUVRE, millionnaire et homme de lettres.
HENRI DELAAGE, compère.
PAUL D'IVOI, noble chroniqueur.
HENRI D'AUDIGIER, id.
JULES DE PRÉMARAY, id.
A. DE LA FIZELIÈRE, id.
EDOUARD FOURNIER, chroniqueur roturier.
JULES LECOMTE, id.
UN COCHER DE FIACRE.
ROGER, amant de *Fanny*.
LUI, mari de *Fanny*.
BONAVENTURE SOULAS, homme d'armes.
AUSSANDON, docteur-médecin.
PAGÈS (du Tarn).
TROIS RÉALISTES, personnages muets.
Mme FANNY, héroïne de roman.
Auteurs et artistes; flots de populaire.

(La scène se passe à Paris.)

PROLOGUE

(*L'avenue des Champs-Elysées. Le jeune homme pauvre dans un fiacre qui roule à l'heure. Il est midi.*)

LE JEUNE HOMME PAUVRE, LE COCHER, *puis* UN INCONNU.

LE JEUNE HOMME PAUVRE, *passant la tête par la portière.* — Cocher, plus doucement! plus doucement!

LE COCHER, *à part.* — Voilà un particulier qui est le contraire de tous les autres.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — O mon Dieu! quelles secousses! quels cahots! Cela rappelle l'épouvantable vitesse des chemins de fer. — Plus doucement, cocher.

LE COCHER. — Oui, bourgeois. (*A part*) Ah çà! comment veut-il donc que j'aille? mes chevaux dorment en marchant.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Si Marguerite avait pu se douter seulement du quart des dangers qu'on court dans cette Babylone, elle ne m'aurait certes pas laissé partir. Mais mes instincts artistiques ont été les plus forts. J'ai voulu revoir Paris, non pour moi qui n'en ai jamais été épris bien follement, mais pour rapporter à ma femme, qui est un esprit romanesque, des nouvelles de cette année. — Mais, cocher, on ne va pas d'un train pareil, vous fendez l'air, vous dévorez l'espace!

LE COCHER, *stupéfait.* — Par exemple!

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — D'abord, j'avais craint que ce voyage ne me coûtât beaucoup d'argent, car personne ne m'ôtera de la tête que je suis pauvre, très pauvre, quoi qu'en aient dit certains feuilletonnistes. Ensuite les dépenses que j'aurai à faire tôt ou tard pour la construction de la cathédrale de mademoiselle de Porhoët ne laissent pas que de me commander l'économie. Heureusement, je me suis avisé d'un stratagème qui...

LE COCHER. — Gare! gare!

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Qu'est-ce que c'est? les chevaux qui prennent le mors aux dents? quand je vous le disais!

LE COCHER. — Ah bien! oui, il n'y a pas de danger... c'est un piéton qui vient se planter au beau milieu du chemin, comme si les Champs-Elysées n'étaient pas assez larges. — Gare donc, espèce d'enflé!

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Il est peut-être sourd. Arrêtez, au nom du genre humain!

LE COCHER. — Allons, bon! voilà qu'il se jette de lui-même contre le timon.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — O ciel! descendons; il est peut-être dangereusement blessé. (*Il met pied à terre.*)

LE COCHER. — Il ne l'aura pas volé, en tous cas. (*Tous les deux s'empressent autour d'un inconnu renversé sur la route.*)

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Monsieur!... Il est évanoui... Asseyons-le dans la voiture, pour éviter les rassemblements... Il est fort bien couvert, ma foi, et l'intelligence siége sur son visage. (*On asseoit l'inconnu dans le fiacre.*)

L'INCONNU. — Aïe! aïe!

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Souffrez-vous beaucoup, monsieur?

L'INCONNU. — Au contraire. (*Il referme les yeux.*)

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Cherchons sa blessure... Ce n'est rien... J'ai toujours sur moi de la charpie et des bandelettes... Improvisons un appareil... Là, voilà qui est fait... Il revient à lui. — Maintenant, cocher, au pas, au pas.

LE COCHER, *grommelant.* — Des manières!

LE JEUNE HOMME PAUVRE, *à l'inconnu.* — Eh bien! monsieur, vous sentez-vous un peu mieux?

L'INCONNU. — Où suis-je?...

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Dans un char numéroté.

L'INCONNU, *se jetant sur une de ses mains.* — Ah! merci, monsieur, merci!

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Prenez garde; pas de mouvements trop brusques.

L'INCONNU. — Tant de bonheur... à moi!... Oui, voilà bien le fiacre de *Dalila*.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Est-ce que vous me connaîtriez, par hasard, monsieur?

L'INCONNU. — Si je vous connais!.. d'abord, qui est-ce que je ne connais pas?

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Votre nom, je vous prie?

L'INCONNU. — Je suis Henri Delaage.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Monsieur Henri Delaage, mon plaisir est vif de faire la connaissance d'un savant et d'un philosophe tel que vous.

HENRI DELAAGE. — O grand homme! ô grand jeune homme pauvre! vous êtes l'individualité la plus saisissante de ce temps-ci!

LE JEUNE HOMME. — Ne gesticulez point; vous allez rouvrir votre blessure en dérangeant votre appareil.

HENRI DELAAGE. — Bah! je me moque de ma blessure, à présent.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Comment vous êtes-vous exposé à recevoir ce timon en pleine poitrine?

HENRI DELAAGE. — Je l'ai fait exprès.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Exprès?

HENRI DELAAGE. — Pardonnez à mon enthousiasme et à ma curiosité. J'étais instruit de votre voyage à Paris; je savais l'heure de votre arrivée, le chemin que vous deviez prendre. Je voulais vous voir à tout prix, et surtout avant tout le monde. Alors, je me suis rappelé un moyen employé déjà par le père Dumas, dans *Antony*.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Je sais... au premier acte. Continuez.

HENRI DELAAGE. — Vos chevaux ne s'emportaient pas; c'est égal, j'ai voulu les arrêter. Vous gardiez le plus profond silence: n'importe! j'ai feint d'entendre vos cris. Je me suis précipité, la tête perdue... vous savez le reste.

LE JEUNE HOMME PAUVRE, *après un instant de silence commandé par la situation.* — Monsieur Delaage, j'apprécie, croyez-le bien, tout ce que votre sympathie a de flatteur pour moi. Néanmoins, ne soyez point surpris si je cherche à pénétrer le motif de cette déperdition romanesque de votre part.

HENRI DELAAGE. — Ne comprenez-vous pas qu'il est impossible que vous puissiez avoir un autre cicerone que moi dans Paris? Je suis votre introducteur né auprès des salons, des théâtres, des journaux...

LE JEUNE HOMME PAUVRE, *refroidi, à part.* — Hum! aurait-il appris que j'ai fait un héritage considérable, contresigné : « *Yo, el Rey,* » et voudrait-il exploiter ma crédulité provinciale? Qui m'affirme que c'est le vrai Henri Delaage, le seul mystique patenté?

HENRI DELAAGE. — Dites que vous m'excusez.

LE JEUNE HOMME PAUVRE, *remontant sa cravate.* — Cher monsieur, je voudrais pouvoir profiter de vos bonnes offres de service, mais elles se trouvent malheureusement mises à néant par les précautions que j'ai cru devoir prendre en quittant ma province. Figurez-vous que, n'ayant que sept jours à passer dans la capitale, j'ai scrupuleusement disposé à l'avance de ces sept jours en faveur des sept chroniqueurs des sept journaux les plus accrédités, pour lesquels je me suis fait donner sept lettres de recommandation ..

HENRI DELAAGE. — Par les sept notables de votre arrondissement. Je comprends. Mais êtes-vous bien certain de rencontrer chez vos sept chroniqueurs l'empressement et la cordialité dont j'ai eu du moins l'initiative auprès de vous?

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Je l'espère.

auteurs, pour le moins ; un libraire-amateur, le Renduel de la nouvelle génération.

AIR : *du Menuet d'Exaudet.*

Malassis
S'est assis
Sur un trône.
Ce libraire d'Alençon
Fait des livres qui sont
A couverture jaune.
Grâce à lui
Weill a lui ;
Et Banville,
Montégut et Louis Lacour
Ont occupé la cour,
La ville.
Il a su,
Aperçu
Des critiques
S'ériger un piédestal
Avec les *Fleurs du Mal*,
Bas-reliefs poétiques.
Ce succès
(Ou procès)
Populaire
A fait plus grand et plus beau
Le nom de Charles Baudelaire !

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Un libraire de province? il m'est d'avance sympathique. Est-ce tout?

EDOUARD FOURNIER. — Ecoutez donc, on ne les remue pas à la pelle, les bons livres. Mais j'entends un de mes confrères, qui aidera ma mémoire.

SCÈNE II

LES MÊMES, M. JULES DE PREMARAY

JULES DE PRÉMARAY. — Bonjour. (*Il assujettit son pince-nez et toise le jeune homme pauvre avec sa bienveillance du lundi.*)

EDOUARD FOURNIER. — Mon cher collègue, je vous présente monsieur Maxime Odiot, marquis de Champcey d'Hauterive. (*Bas, au jeune homme pauvre*) : C'est Jules de Prémaray, c'est l'auteur des *Cœurs d'or*.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Encore un noble ?

EDOUARD FOURNIER, *à Jules de Prémaray.* — Monsieur le marquis me demandait à l'instant quelques renseignements sur les nouveautés littéraires.

JULES DE PRÉMARAY. — Eh bien ! renvoyez-le à l'*Amour* de Michelet.

EDOUARD FOURNIER. — C'est vrai ; mais vous-même, mon cher collègue, qui avez été une des célébrités du flon-flon, pourquoi ne diriez-vous pas à M. d'Hauterive votre sentiment sur l'*Amour* en un petit couplet de votre façon ?

JULES DE PRÉMARAY. — Volontiers. Donnez-moi l'accord.

AIR : *C'est l'amour.*

C'est *l'Amour, l'Amour, l'Amour,*
Que l'on achète
Chez Hachette ;
Flûte et tambour
Sonnez pour
Michelet et *l'Amour !*

Que lisent, sans être tancées
Par leurs maris, par leurs amants,
Les femmes, « divines blessées »
Dont il peint si bien les tourments?
Que dévore Hermangarde
Dans son riche boudoir?
Qu'emporte en sa mansarde
Lisette chaque soir?
C'est *l'Amour, l'Amour, l'Amour*, etc.

Qui sait, professeur de caresses,
Tendre à Ninon un bras poli,
Et sur ses galantes faiblesses
Passer l'éponge de l'oubli ?
Qui sait, charmant les heures,
Nommer les laiderons
Beautés intérieures
Et pâles liserons?
C'est *l'Amour, l'Amour, l'Amour*, etc.

Cherchant aux lacs les demoiselles,
Aux jardins les oiseaux moqueurs,
Il s'écriait jadis : *Des ailes* !
Il s'écrie aujourd'hui : Des cœurs!
Œil troublé, plume nette,
Il met au même sac
George Sand et Venette,
Boufflers avec Balzac.

C'est *l'Amour, l'Amour, l'Amour,*
Que l'on achète
Chez Hachette ;
Flûte et tambour
Sonnez pour
Michelet et *l'Amour* !

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Allons, je ferai comme tout le monde : j'achèterai *l'Amour*... pour ma belle-mère.

JULES DE PRÉMARAY. — Bravo !

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Messieurs, je ne veux pas être plus longtemps importun. Je vous quitte, pénétré de reconnaissance. (*Dans la rue, — à part*) : Rendons-nous chez M. Albert de la Fizelière. Je suis en veine. Il me tarde que cet imposteur d'Henri Delaage soit remis de sa blessure, pour le faire flanquer à la porte de *l'Hôtel du bon La Fontaine*, où il s'est installé malgré moi. (*Il marche en fredonnant : C'est l'Amour, l'Amour, l'Amour...*

QUATRIÈME TABLEAU

Le théâtre représente un grand café, plein de fumée. On entend des cris. Les garçons causent et rient avec les consommateurs. Seul, le maître de l'établissement est sinistre. Pourquoi donc?

LE JEUNE HOMME PAUVRE, ALBERT DE LA FIZELIÈRE.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Où m'avez-vous conduit ?

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — N'ayez pas peur, c'est un endroit très bien fréquenté.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Jésus ! quel bruit ! quel tapage !

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — C'est ici qu'une certaine portion de la jeunesse intelligente se rassemble tous les soirs, après les travaux de la journée ou avant ceux de la nuit.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — L'horrible odeur de tabac et de bière !

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — Approchons-nous de ce groupe, composé des principaux rédacteurs d'un petit journal. (*Ils s'asseoient à une table.*) Qu'est-ce que nous prendrons, pour ne pas avoir l'air de deux mouchards ?

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — De la limonade.

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — De la limonade, soit. Tenez voici l'entretien qui s'anime parmi les petits journalistes.

PREMIER ÉCRIVAIN, *déposant sur la table deux pistolets d'arçon.* — Causons littérature.

DEUXIÈME ÉCRIVAIN, *débouclant un sabre de cavalerie.* — Causons littérature.

TROISIÈME ÉCRIVAIN, *une espingole sur l'épaule.* — Causons littérature.

QUATRIÈME ÉCRIVAIN, *tirant de sa ceinture une hache d'abordage.* — Causons littérature.

CINQUIÈME ÉCRIVAIN, *brandissant un tomahaw.* — Causons littérature.

TOUS, *avec des grincements de dents.* — Causons littérature!

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Sortons d'ici, monsieur, je vous en conjure. — O mon rocher de Saint-Malo !

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — Rassurez-vous, ce sont d'honnêtes garçons, je vous l'affirme.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Comment sont donc les autres, alors?

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — Ecoutez-les un instant, et vous verrez que rien n'est plus bénin que leur conversation.

PREMIER ÉCRIVAIN. — Victor Hugo est un croquant.

DEUXIÈME ÉCRIVAIN. — Lamartine n'a jamais su faire un vers de sa vie.

TROISIÈME ÉCRIVAIN. — Musset? Qui ça, Musset ? Est-ce qu'on lit encore Musset?

QUATRIÈME ÉCRIVAIN. — Et la femme Sand, donc? A bas la femme Sand !

CINQUIÈME ÉCRIVAIN. — A bas Dumas !

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Encore une fois, partons, monsieur ; je ne veux pas en entendre davantage.

ALBERT DE LA FIZELIÈRE — Ce n'est rien ; il faut faire la part de l'hyperbole.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Je vous trouve charmant avec votre hyperbole ; ne voyez-vous pas qu'ils finiront par m'appeler assassin ou cul-de-jatte!

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — Non. Voici la contre-partie de leur critique.....

PREMIER ÉCRIVAIN. — L'article de Sauveur-Galéas n'est vraiment pas mal, ce matin.

DEUXIÈME ÉCRIVAIN. — Je suis avec un violent intérêt le roman de Joliet ; c'est très fort.

TROISIÈME ÉCRIVAIN. — Très fort!

QUATRIÈME ÉCRIVAIN. — Et que dites-vous particulièrement de Pesquidoux?

CINQUIÈME ÉCRIVAIN. — L'avenir est à Pesquidoux.

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — Vous voyez qu'ils ne sont pas aussi méchants qu'ils en ont l'air.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Pour cela, passe; je n'ai point entendu parler de ce Pesquidoux ; quant à Sauveur Galéas, j'ai certainement ouï ce nom-là dans *Lazare le Pâtre*. — Mais dites-moi, ils ne sont pas tous jeunes, vos petits journalistes ; j'en vois deux ou trois dont la tête commence à s'argenter, comme celle de ma respectable amie, mademoiselle de Porhoët-Gaël.

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — C'est vrai. Ce sont les fruits secs de la publicité. L'esprit, la verve, la malice, ne leur font point défaut cependant. Pourquoi ne sont-ils pas arrivés à une position meilleure ? Interrogez-les et ils vous répondront eux-mêmes « qu'ils ont manqué le coche. » Voilà pourquoi ils sont condamnés à demeurer éternellement dans la foule des conscrits, des débutants, qui les saluent jusqu'à terre le premier soir et qui, au bout de six mois, leur piétinent sur le ventre.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Allons-nous en.

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — Pas encore ; je veux vous dire la chanson désespérée que l'un d'eux improvisa l'autre soir, sur un rythme joyeux et railleur, dans un de ces soupers dont le récit ferait dresser les cheveux de toute la population de votre département.

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Diable ! j'ai bien fait de ne pas amener ma femme.

ALBERT DE LA FIZELIÈRE. — En avant, la musique!

LA CHANSON DU PETIT JOURNALISTE

AIR : *Turlurette, ma tante Urlurette.*

Eh bien ! soit ; une chanson !
La plus folle, rime et son !
La plus vieille, une goguette !
Turlurette,
Ma tante Urlurette !

Dans les fureurs et les cris
De l'orchestre de Paris,
Tinte un timbre de clochette,
Turlurette,
Ma tante Urlurette !

C'est mon rire, il est partout !
Eclair ! grimace qui bout !
Vent qui passe et qui souffette !
Turlurette,
Ma tante Urlurette !

Dieu d'un soir, roi d'un matin,
Dans le journal, au festin,
Ma renommée est complète;
Turlurette,
Ma tante Urlurette!

Mon œil blesse et resplendit;
Je suis gai, chacun le dit;
J'ai besoin qu'on le répète;
Turlurette,
Ma tante Urlurette !

J'étais né sans doute, au fond,
Pour être mieux qu'un bouffon.
J'aurais pu faire un poète;
Turlurette.
Ma tante Urlurette.

Mais, sur la table accoudé,
L'enfant, un soir attardé,
Trouva sa lyre muette;
Turlurette,
Ma tante Urlurette!

Il n'est plus temps aujourd'hui!
Noble but, espoir enfui,
Il n'est rien qui vous rachète ;
Turlurette,
Ma tante Urlurette!

Sous la vigne, ardent pourpris,
Cachez bien mes cheveux gris...
Mais nul ne s'en inquiète,
Turlurette,
Ma tante Urlurette!

Comédien près de finir,
Je connais mon avenir.
Allons, versez ! qu'on répète :
Turlurette,
Ma tante Urlurette!

Je mourrai je ne sais où,
Dans un coin, peut-être fou,
Sans quelqu'un qui me regrette,
Turlurette,
Ma tante Urlurette!

Point de frais pour qui part seul :
Je ne veux d'autre linceul
Qu'un vieux lambeau de gazette,
Turlurette,
Ma tante Urlurette !

Pour les nuits de passions
Des futurs Trimalcions,
Parez de fleurs mon squelette,
Turlurette,
Ma tante Urlurette !

LE JEUNE HOMME PAUVRE. — Monsieur de la Fizelière, adieu ! adieu ! (*Il se lève.*)